

ALBERT CARACO

*Post Mortem*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2026

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions L'Âge d'Homme à Lausanne en 1968, avant d'être publié sous le titre *Madame Mère est morte* aux éditions Lettres vives à Paris, en 1984.

En couverture: Paul Klee, *Mère et enfant*, 1938. Gouache sur fond de craie. Berne, collection particulière.

© Éditions Allia, Paris, 2026, pour la présente édition.

*À Max-Alain  
Schwendimann*



Madame Mère est morte, je l'avais oubliée depuis assez de temps, sa fin la restitue à ma mémoire, ne fût-ce que pour quelques heures, méditons là-dessus, avant qu'elle retombe dans les oubliettes. Je me demande si je l'aime et je suis forcé de répondre : *Non*, je lui reproche de m'avoir châtré, c'est vraiment peu de chose, mais enfin... elle m'a légué son tempérament et c'est plus grave, car elle souffrait d'alcalose et d'allergies, j'en souffre encore bien plus qu'elle et mes infirmités ne se dénombrent pas et puis... et puis elle m'a mis au monde et je fais profession de haïr le monde.

Je ne me penche guère sur ma vie, cela me rend fort peu sensible et voilà des années que j'extirpai ma complaisance, je suis pareil au rocher que les vagues battent, la mer est grise et le ciel noir, les nuées passent et les œuvres restent. Je m'enracine dans le refus de la douleur comme de la joie, mon amour ne va qu'à la sainte indifférence et je me confonds avec elle désormais, ma vie entière est une école de la mort, je n'ai d'ailleurs pas beaucoup de mérite et depuis mon enfance je ne me sens jamais dans mon assiette, en proie à des malaises permanents et subsistant à force de remèdes.

Serais-je donc un malheureux ? En tant que Juif apparemment je devais l'être et la plupart des Juifs sont malheureux, aussi professent-ils un optimisme délivrant, leur amour de la vie rappelle les érections des hommes que l'on pend et je ne suis pas éloigné de croire qu'il part de la même source. Le refus du tragique, le propre des esclaves et durant trop de siècles les Juifs ne furent que cela, ce tour d'esprit leur permit de survivre en les rendant parfaitement ignobles, ils consentirent à l'abjection pour garder le dépôt et le dépôt ils l'ont gardé, malgré l'abjection et ceux qui la leur imposèrent.

Ma haine de ce monde est ce que je trouve en moi de plus estimable, je hais le monde en tant que malade et que Juif, voilà deux titres du meilleur aloi, j'aime la mort et je fais bien, la plupart des malades ne l'aiment pas assez et leur fureur de vivre les rend méprisables, les Juifs de leur côté ne l'aiment pas du tout et leur attachement à l'existence est la raison du dégoût qu'ils inspirent. Il manque à ces deux races d'hommes le recul, la réserve et la pudeur, ni les malades ni les Juifs n'auront de style, ce sont des pauvres dans le pire sens du mot, qui s'arment au besoin de leur misère.

Madame Mère aimait la vie, non pas outre mesure, mais un peu plus que de raison, elle improuvait le suicide et l'idée de la mort elle la repoussait, elle osait même dire qu'il fallait vivre tout comme si l'on ne mourait jamais, aussi parut-elle assez désarmée et manqua-t-elle de grandeur, elle crut à ses médecins qui lui mentaient avec impertinence et les approches du néant ne l'avertirent point. Mon estime pour elle a baissé de moitié, ce ne fut qu'une pauvre femme, ses belles qualités se démentirent et j'en souffre, sa volonté de vivre et son espoir de guérison lui firent manquer son trépas.

Voilà des années que Madame Mère était malade, elle ne savait pas ce qu'elle avait au juste, elle se plaignait de la gorge, elle souffrait apparemment de laryngite et sa voix était souvent un peu rauque, de tels signes passent pour alarmants, mais elle ne se jugeait menacée. Il ne se trouva qu'un seul médecin qui l'effrayât sur la matière, mais il la rudoya si fort qu'elle se dégoûta du personnage, il ne l'eût d'ailleurs pas sauvée, le cancer du poumon est incurable. Ainsi la pauvre femme portait sa mort en elle comme un enfant qui devait naître en la faisant, de son côté, périr.

Madame Mère gagna beaucoup à vieillir et j'y fus, ce me semble, pour assez de chose, elle avait le goût juste, mais elle manquait parfois de discernement, son acquis ne valant son naturel, ses fautes étaient pourtant des plus rares, même elle n'en fit plus les derniers temps. Je lui vis peu souvent meilleure allure que l'été soixante, le mot "grand air" n'était pas déplacé, la maladie couvait déjà, cette ombre de mélancolie assez nouvelle lui prêtait du charme et lui donnait un style, j'avais plaisir à marcher aux côtés d'une personne fixant les regards sans pourtant que les désirs s'en mêlassent.

Nous nous trouvâmes l'été soixante à Vichy, Madame Mère s'y soignait la gorge, les profonds médecins, qu'elle avait consultés, parlaient de laryngite, nul ne se doutait de la mort qui planait au-dessus de cette noble femme. Un mois plus tard à Biarritz, elle éprouva comme une première altération et sa figure se creusa d'une manière imperceptible, l'hiver elle fut enrouée et toussa plus que de coutume. L'année suivante elle eut un dernier moment de beauté dans cette belle cathédrale d'Aix, on eût dit la couleur des lieux ou le reflet de ses décors. Je venais d'assister à son couchant, c'était le rayon vert.

Voilà, me semble-t-il, un amoureux langage assez bizarre de la part d'un homme qui s'avise de ne pas aimer sa mère, ces contradictions sont naturelles, je suis plein de méandres, enfin j'écris et c'est tout dire, je m'égare à ma propre suite. Amour ou désamour? mettons les deux ensemble ou tour à tour, je n'en sais, ma foi rien. Alors que Monsieur Père verse quelques larmes, mes yeux ne sortent de leur sécheresse habituelle, il est très vrai que jamais je ne pleure, on ne devrait pas me taxer d'indifférence, mes idées m'interdisent le pathos, mon style m'en défend même l'approche.

Le monde de la femme n'est pas le monde de l'Esprit, mais la plupart des hommes en demeurent loin et leur attribuer l'Esprit, parce qu'ils ne sont femmes, me semble une présomption qui ne se soutient pas, en règle générale les hommes se situent aussi bas que les femmes, quand ce n'est au-dessous. Je me sens loin des hommes et des femmes, leur union me paraît assez ridicule et j'aime mieux la solitude que le mariage et le néant que la paternité, les femmes pendent plus à nous qu'elles ne nous soulagent, malgré l'illusion contraire, mais pour défaire leur enchantement il faut se réduire à la continence.

La menstruation, la grossesse et l'accouchement, et la lactation, nous ne pouvons glorifier de telles servitudes, elles sont dégoûtantes et nombre d'hommes en frémissent, bien qu'ils n'étaient l'horreur qu'ils éprouvent, de peur de passer pour des monstres. Les hommes amoureux affectent de les oublier, les autres gardent le silence, c'est un sujet que l'on élude et qui nous peine tous, les Musulmans assurent que les femmes n'en seront plus affligées quand elles seront avec nous au Paradis, c'est désespérer de la guérison, les Juifs remercient Dieu chaque matin de les avoir faits mâles.

Les prévenances à l'égard des femmes sont donc naturelles, nous tâchons de les consoler de la misère attachée à leur sexe, nos lois servent communément à la doubler, nos lois morales et religieuses les premières, les femmes en paraissent les victimes et d'autant plus lamentables que nous les rendons consentantes. Depuis des siècles nous les obligeons à la grossesse permanente et nous leur inculquons les idées les plus inhumaines : et quoi de plus atroce que notre idéal de la fécondité ? Nous abaissons la femme au rang d'un instrument impersonnel et nous la forçons à produire ceux que l'on immole et de nécessité.